

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



Félix-Antoine Savard au Québec et en Acadie

Jean Du Berger

Numéro 24-25-26, automne 2013, printemps-automne 2014

L'Apport des prêtres et des religieux au patrimoine des minorités :
parcours comparés Bretagne/Canada français

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1019126ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1019126ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (imprimé)

1916-7334 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

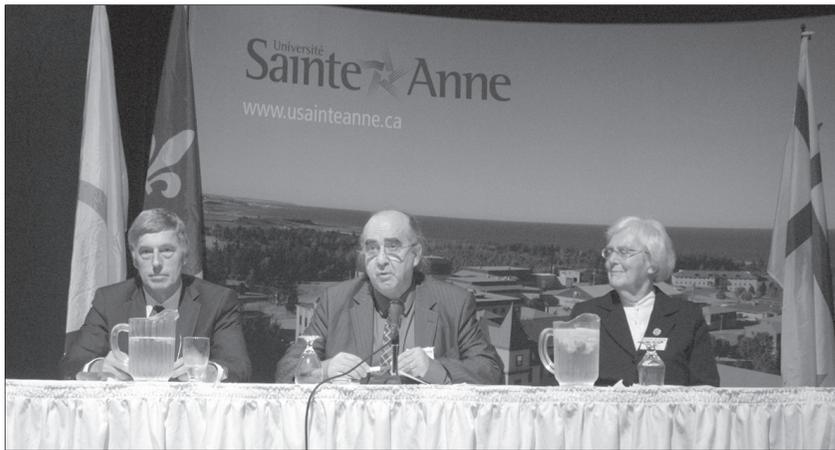
Du Berger, J. (2013). Félix-Antoine Savard au Québec et en Acadie. *Port Acadie*, (24-25-26), 82–95. <https://doi.org/10.7202/1019126ar>

Résumé de l'article

De nos jours, le nom de l'abbé Félix-Antoine Savard (1895-1982) évoque surtout son oeuvre littéraire comme *Menaud maître-draveur*, *L'Abatis* ou *Le Barachois*. À son sujet, *Le Petit Robert* est laconique : « Prêlat et écrivain canadien, d'expression française » (*Le Petit Robert* 2). Pourtant, avec son collègue et ami, Luc Lacourcière, n'a-t-il pas participé à la fondation des *Archives de folklore* de l'Université Laval ? Par ailleurs, n'a-t-il pas collaboré aux enquêtes folkloriques au Québec et en Acadie comme en témoigne la référence « Collection Lacourcière-Savard » accompagnant de nombreux documents sonores. Félix-Antoine Savard était-il un folkloriste ? Quel rôle fut le sien dans la collecte où figure son nom ? Quel but comptait-il atteindre en se rendant dans le pays des conteurs et conteuses, des chanteurs et chanteuses ?



Ronald Labelle, Carmen d'Entremont, Jean-Pierre Pichette
et Dominique Sarny



Fañch Postic, Jean-François Simon et Denise Rodrigue

Félix-Antoine Savard au Québec et en Acadie

Jean Du Berger¹
Québec

Résumé

De nos jours, le nom de l'abbé Félix-Antoine Savard (1895-1982) évoque surtout son œuvre littéraire comme *Menaud maître-draveur*, *L'Abatis* ou *Le Barachois*. À son sujet, *Le Petit Robert* est laconique : « Prêlat et écrivain canadien, d'expression française » (*Le Petit Robert* 2). Pourtant, avec son collègue et ami, Luc Lacourcière, n'a-t-il pas participé à la fondation des *Archives de folklore* de l'Université Laval ? Par ailleurs, n'a-t-il pas collaboré aux enquêtes folkloriques au Québec et en Acadie comme en témoigne la référence « Collection Lacourcière-Savard » accompagnant de nombreux documents sonores. Félix-Antoine Savard était-il un folkloriste ? Quel rôle fut le sien dans la collecte où figure son nom ? Quel but comptait-il atteindre en se rendant dans le pays des conteurs et conteuses, des chanteurs et chanteuses ?

En 2012, trente années avaient passé depuis la mort de monseigneur Félix-Antoine Savard à l'âge de quatre-vingt-six ans, le 24 août 1982.

Avec Luc Lacourcière, il fut l'un des fondateurs des Archives de folklore de l'Université Laval et, toujours avec Luc Lacourcière puis avec Roger Matton, il fut à l'écoute de la tradition orale en Charlevoix et en Acadie. Quel sens donner à cette entreprise ? Très consciemment, je lui laisserai la parole et, utilisant quelques extraits significatifs de ses textes, je fabriquerai une sorte de courtépisode où l'on pourra peut-être lire Félix-Antoine Savard au Québec et en Acadie.

Le folklore

Ce que Félix-Antoine Savard découvrit chez les conteurs et conteuses dont il fit la rencontre, c'était la permanence de certaines traditions orales. Dans le riche butin recueilli au cours des premières enquêtes en Charlevoix, au travers du réseau « des paroles et des gestes traditionnels », il cherchait « la source vitale » d'où provenait la haute tradition narrative.

Avec Luc Lacourcière, il a ainsi décrit la visée de la recherche folklorique dans le premier manifeste des « Archives de folklore ». Nous sommes devant des historiens en 1945. En premier lieu, une mise au point sur la position du folklore en rapport avec l'histoire : « Le seul point que nous

1. En l'absence de l'auteur, cette communication a été présentée par M. Dominique Sarny.

voulons proposer à vos méditations est que le folklore s'avère de plus en plus une science sans laquelle l'histoire reste courte, partielle, sans profondeur substantielle, sans cette justice distributive qui répartit à chacun la place historique qui lui est due. » Suit une autre mise au point sur le projet de la jeune « science » qui cherche à se situer dans le champ universitaire :

[...] un folklore qui se contenterait d'être une sorte de catalogue ne mériterait pas le nom de science. Le folkloriste digne de ce nom, s'il doit aller aux actes extérieurs, le doit comme à une matière de réflexions infinies. [...] Par ce long cheminement qu'il fait à travers les paroles et les gestes traditionnels, par la comparaison, par l'étude du particulier et de l'universel, des similitudes et des différences, par tout un savant système de décantation, de pesée et de filtrage, c'est donc aux lois essentielles qu'il prétend aller, à la source vitale d'où proviennent les œuvres de l'homme durable².

L'homme durable qui s'oppose aux yeux de Félix-Antoine Savard à cette culture aux mille masques changeants qui envahit l'espace de la modernité. Dix ans plus tard, il précise :

Chères traditions de chez nous, de notre paysannerie, traditions authentiques, avec leur saveur particulière, leur cru, si je puis dire, mais, au fond, toutes reliées à l'universel ! nous qui sommes, depuis plusieurs années, attentifs à toutes les expressions de l'âme populaire, qui recueillons, avec piété, ses moindres signes, nous pourrions vous en dire long là-dessus. [...] Ces souvenirs d'enquête que j'évoque devant vous, je pourrais les étendre aux contes, légendes, aux mœurs et métiers aussi, à tout cet admirable ensemble culturel qui faisait notre différence à nous, Canadiens français, et que nous sommes en train de remplacer, oh ! par si peu³.

Félix-Antoine Savard cherchera dans la tradition non seulement les éléments de l'identité collective mais aussi l'élan qui permettra de triompher des dangers qui menacent « son pays », tradition qui prend racines dans le pays exploré dans sa jeunesse avec son père, le pays de ses ancêtres.

-
2. Luc Lacourcière et Félix-Antoine Savard, « Le Folklore et l'histoire », dans *Archives de folklore*, vol. 1, Montréal, Fides, 1946, p. 23.
 3. Félix-Antoine Savard, « La Vocation paysanne de la nation canadienne-française », dans *Compte-rendu des cours et conférences des Semaines sociales du Canada. xxxi^e session : Établissement rural et immigration*, Montréal, Institut Social Populaire, 1954, p. 188.

Premier conteur

Il proclamera souvent son appartenance à « la race des coureurs de bois », à ces hommes « au sang de caribous » dont il fera les héros de son drame *La Dalle-des-Morts*. Il fit tout jeune l'apprentissage de cette vie de pistes forestières, de « portages et lacs » :

Le temps de mes vacances, fut le plus beau temps de mon esprit [...]. Elles étaient agréablement mi-rustiques, mi-marines, sentant le foin, goûtant la mer... Dès mon enfance, j'appris de mon père à aimer la campagne et surtout le pays de mes ancêtres. Un beau jour de septembre, j'avais alors dix ans, il m'amena vers la forêt que j'ignorais et là me montrant l'horizon qui s'était levé devant moi : « Regarde, me dit-il, le pays de tes ancêtres ». À partir de ce jour, je me mis à aimer Charlevoix ; et hautes et irrésistibles furent ses montagnes en mon cœur⁴.

À dix ans, guidé par « le vieux Masse », il fit donc un voyage avec son père et son frère Paul « aux limites de Charlevoix ».

J'étais jeune clerc. J'avais dans le sang la passion du bois. J'avais alors dix ans – et mon frère Paul, huit et demi. Notre père nous avait amenés dans cette région sauvage qui confine aux limites de Charlevoix. Il fallait traverser en canot le lac Brébœuf [*sic*] qu'on appelait alors le Petit-lac-St-Jean. Et puis nous devions faire un long portage d'une dizaine de milles pour atteindre les lacs de la Souris, de la Catin, de l'Épinglette. Ce portage suivait l'ancien chemin de Charlevoix au Saguenay ou Chemin des Marais. Je me rappelle que mon père m'avait dit : « Mets tes mains dans les vieilles "roulières". » Cette parole m'est revenue plus tard, alors que je reprenais avec amour les chemins de la tradition. Notre guide était alors le cher vieux Masse dont j'ai parlé dans *l'Abatis*⁵.

De ce guide, qui était aussi conteur, il a dit dans *l'Abatis* :

Quelquefois, par contre, tu parlais beaucoup. Tu sortais tes mystères précieusement de ta cassette aux merveilles. Tes contes me reviennent. Dans mes veillées d'automne, j'entends encore les foulées de ton grand Cheval noir : « Galope ! galope ! disais-tu. La nuit, dans l'île, il court à pleins sabots. Galope ! galope !

4. Sœur Thérèse-du-Carmel [Lucienne Blais], *Bibliographie analytique de l'œuvre de Félix-Antoine Savard*, Montréal, Fides, [©1967], p. 15-16.

5. Félix-Antoine Savard, *Carnets du soir intérieur*, Montréal, Fides, 1979, vol. 2, p. 69.

À l'aube, il plonge dans la mer... » Cette légende et d'autres représentaient une part du monde, qui, pour toi, bruissait dans l'invisible. Tu n'étais qu'un pauvre gueux, mais un gueux peuplé de splendeurs et de richesses fabuleuses⁶.

Prêtre romancier

Le cœur et la tête riches de ces premiers pas dans le pays réel, Félix-Antoine Savard traversa les années d'études au petit séminaire de Chicoutimi puis au grand séminaire de la même ville. Ordonné prêtre en 1922, il enseigna à son Alma Mater où il fut professeur de Rhétorique jusqu'en 1926. Puis, après avoir été vicaire à Bagotville, à Sainte-Agnès et à la Malbaie, il fonda la paroisse Saint-Philippe de Clermont en 1931. De 1934 à 1938, il participa à l'entreprise de colonisation en Abitibi et il y créa deux paroisses : Beaucanton et Villebois.

Sous la surface, germait une œuvre. En 1937, parut *Menaud, maître-draveur*. « Drame de la fatalité », selon l'expression de Luc Lacourcière. Cri qui dénonce le péril qui menace la « Terre Québec » où se fait entendre la voix qui a parlé à Maria Chapdelaine, l'héroïne du roman de Louis Hémon :

Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés... Ceux qui nous ont menés ici pourraient revenir parmi nous sans amertume et sans chagrin, car s'il est vrai que nous n'avons guère appris, assurément nous n'avons rien oublié. Nous avons apporté d'outre-mer nos prières et nos chansons : elles sont toujours les mêmes. Nous avons apporté dans nos poitrines le cœur des hommes de notre pays, vaillants et vifs, aussi prompt à la pitié qu'au rire, le cœur le plus humain de tous les cœurs humains : il n'a pas changé. [...] Autour de nous des étrangers sont venus, qu'il nous plaît d'appeler des barbares ; ils ont pris presque tout le pouvoir ; ils ont acquis presque tout l'argent ; mais au pays de Québec rien n'a changé. Rien ne changera, parce que nous sommes un témoignage. De nous-mêmes et de nos destinées, nous n'avons compris clairement que ce devoir-là : persister... nous maintenir... Et nous nous sommes maintenus, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise : Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir... Nous sommes un témoignage. C'est pourquoi il faut rester dans la province où nos pères sont restés, et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans les cœurs, qui a passé dans les nôtres et que nous devons transmettre à notre tour à de nombreux

6. Félix-Antoine Savard, *L'Abatis*, Montréal, Fides, 1943, p. 97-98.

enfants : Au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer⁷.

« ... choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin... [...] persister... nous maintenir... [...] Au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer... » Thèmes récurrents dans l'œuvre de Savard qui sont autant de défis à la mort.

Le roman arracha l'abbé Savard à son statut de curé et le plongea dans la vie culturelle du Canada français. Il rencontra l'ethnologue Marius Barbeau :

Je reviens au cher Marius en visite chez moi. Quelque temps auparavant, j'avais acheté son *Romancéro* ; et parfois, au cours de nos longues veillées presbytérales, ma sœur Blanche et moi faisons de la musique. Les chansons du beau recueil me parlaient à l'âme. Elles m'introduisaient dans un monde, d'où je n'aurais point voulu sortir. « La Plainte du coureur de bois » surtout m'avait très vivement impressionné. J'en ai parlé dans *L'Abatis*. C'est à la suite de ce mystérieux barde de l'Ouest, Pierre Falcon, que j'entrai dans le folklore. L'ami Luc m'y avait précédé⁸.

Luc Lacourcière entra en relation avec Félix-Antoine Savard grâce à un article sur *Menaud, maître-draveur*⁹. Et tout doucement le prêtre écrivain commença à participer à la vie universitaire. En 1940, il fut invité à donner des cours dans le cadre des cours d'été de l'Université Laval.

Première enquête

Dans la foulée des cours, « les enquêtes » ont commencé bien simplement à Clermont où l'abbé Savard était toujours curé de la paroisse Saint-Philippe. En août 1942, Luc Lacourcière et Félix-Antoine Savard découvrirent le conteur Médéric Bouchard à Clermont en Charlevoix :

Il me souvient que vers les années 1938-1939, Luc et moi, nous recueillions des contes. On n'avait point alors d'appareil enregistreur ; il fallait donc tout écrire à la main. Nous avons connu un conteur, Médéric Bouchard. Nous étions allés le voir dans la Passe-des-Monts de Charlevoix. Assis sur des souches, nous

7. Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, roman, Montréal, Fides, [1959], p. 186-187 (publié dans *Le Temps*, Paris, 27 janvier-19 février 1914 ; Montréal, J.-A. Lefebvre, 1916 ; *Maria Chapdelaine*, Paris, Grasset, 1924).
8. Félix-Antoine Savard, *Journal et souvenirs*, Montréal, Fides, vol. 2, 1963-1964, p. 204-208.
9. Luc Lacourcière, « Menaud, maître-draveur. Le drame de la fatalité dans *Menaud, maître-draveur* », dans *Le Journal*, Québec, 10 octobre 1938.

enregistrâmes le Grand Voleur de Paris. Je sus plus tard que c'était le conte du célèbre pharaon Ramsinit[e]; et que Hérodote en avait transmis une version dans ses Histoires. Un pharaon et Hérodote dans la Passe-des-Monts de Charlevoix ! Trésors de mémoire que nous eûmes le bonheur de sauver de l'oubli¹⁰ !

« Un pharaon et Hérodote dans la Passe-des-Monts de Charlevoix ! » C'est l'illumination. Ainsi, dans les mémoires des conteurs et conteuses, venaient jusqu'au temps présent les vieux textes. En 1970, Félix-Antoine Savard revint sur cette découverte dans un discours prononcé lors de la réception d'un doctorat ès lettres honoris causa à l'Université Laval. Il s'adressait à Luc Lacourcière :

Et un beau jour, vous, sortant des contes et des légendes de notre peuple, et moi, du commerce des paysans, des draveurs et des hommes de bois, nous nous retrouvâmes, dans la Passe-des-Monts de Charlevoix, tous deux assis sur des souches et comme enracinés, consignait à la main un conte de Médéric Bouchard, celui du Grand Voleur de Paris, dont vous m'apprîtes qu'il datait du roi égyptien Rhamsinite, et dont Hérodote lui-même nous avait transmis la substance.

Ce fut alors pour moi toute une révélation : Hérodote dans la Passe-des-Monts ; et ailleurs, dans les derniers rangs de nos campagnes et dans les bois de mon pays, les héros de la Toison d'or et de l'Odyssée, les trouvères et troubadours du Moyen Âge et les gauloiseries du truculent confrère Rabelais. C'était, chez ceux que, nous, les intellectuels, regardons souvent avec hauteur, c'était, dis-je, découvrir une profondeur insoupçonnée de culture et de multiples biens de vérité, de beauté, de joie surgissant d'un passé très lointain.

Les Archives de Folklore de notre Université sont sorties de là, de la Beauce, de Charlevoix et de combien d'autres pays du Québec, sans oublier, bien sûr, la noble et fidèle Acadie du docteur Dominique Gauthier que je suis heureux de saluer ici¹¹. »

Cette découverte originelle sera suivie d'une enquête systématique.

10. Félix-Antoine Savard, Allocution au congrès des archivistes, juin 1976, dans *Carnets du soir intérieur*, Montréal, Fides, vol. 1, 1978, p. 132.

11. Félix-Antoine Savard, *Discours*, Montréal, Fides, 1975, p. 133.

Conteurs de Charlevoix

Durant l'été 1948, Luc Lacourcière et Félix-Antoine Savard enquêtèrent dans la Beauce et en Charlevoix sous les auspices du Musée national du Canada.

J'ai parlé dans *L'Abatis* et maintes fois ailleurs, des coureurs de bois, race à laquelle je suis fier d'appartenir. Leur répertoire était des plus riches.

Et cela m'amène à parler de Palémon Gauthier de St-Irenée [*sic*] en Charlevoix. C'était un grand conteur de contes. Il avait, comme tant d'autres de cette région, fréquenté les bois et les chantiers dans le temps de sa jeunesse. [...] C'était dans ces soirées interminables où le corps laissait quelque répit à l'âme, que le conteur de contes ouvrait avec sa clef d'or les portes du pays merveilleux.

On peut se représenter la scène. Dans le décor le plus sauvage qui soit, au milieu d'un cercle de visages entourés d'ombres, une sorte de rhapsode faisait défiler sous les yeux éblouis de ces pauvres, les châteaux, les princesses et les fées, les animaux étranges, les combats et les fêtes : douces illusions transmises dès les premiers âges de l'humanité, et qui ne cessent, sous des noms divers, de hanter le désir des hommes.

Le conteur de contes se devait de maintenir, tout l'hiver, la succession des enchantements et des songes. Sa fonction était d'évoquer, sans livre, sans autre ressource que sa mémoire et que son imagination, d'évoquer, dis-je, un monde qu'on ne connaîtrait jamais, sans doute, mais de la beauté duquel chacun ressentait le besoin dans les arrière-plans de son âme. Le conteur transmettait, mais il créait aussi, et racontait toujours dans un style approprié et avec des formules qui d'elles-mêmes mettaient les âmes en état de merveilleux, si je puis dire, et les transportaient, par delà leurs durs travaux, non loin du jardin primitif aux grilles infranchissables duquel ne cesse de rôder le songe des hommes.

Ainsi allait durant des soirs et des soirs le vieux conteur ; et les bûcherons l'écoutaient avec avidité, songeant à la maison là-bas, aux belles heures que ce serait lorsqu'au milieu des enfants, ils dérouleraient à leur tour la féerie des visions et la suite des mystérieux personnages sortis des ombres de la légende.

Ainsi, dans les bois de chez nous se continuait une tradition, s'enrichissait d'images et de formes nouvelles un très vieux passé de poésie et d'humanité.

C'est dans ces milieux dits sauvages que Palémon Gauthier, comme tant d'autres, avait appris les contes qu'il voulait bien nous confier. Nous ne le connûmes, hélas, que sur la fin de sa vieillesse. Mais raconter lui plaisait encore. Je n'oublierai point les belles soirées que nous passâmes auprès de lui. Toute sa famille qui l'avait entendu tant de fois, l'écoutait encore avec avidité dérouler le fil d'or de ses récits, cependant qu'une jeune femme filait la laine, et que la grand'mère berçait le dernier-né dans la substance merveilleuse des féeries et des légendes.

Palémon Gauthier est mort sans avoir pu, hélas, tout nous dire de ce que recelait sa prodigieuse mémoire¹².

Le texte est long. Je me devais de le communiquer dans sa totalité. Il fait la lumière sur le miracle du conteur, ce patrimoine vivant.

Félix-Antoine Savard fut donc attentif aux chanteurs et conteurs d'ici en qui il s'émerveillait de découvrir des complaintes de la France ancienne ou des contes contemporains d'Hérodote. Par cette écoute attentive, il allait à l'essentiel, vers cette substance intérieure dont le verbe n'est qu'un épiphénomène, point de convergence où il retrouvait Homère, Virgile, François Villon et les conteurs de notre pays. En ce lieu, il comprenait poétiquement cette tradition populaire, continuité à la fois que rupture vitale, sans cesse renouvelée en chaque situation de discours. Négligeant structures, schémas et statistiques, d'un puissant coup d'aile d'intuition profonde, affaire d'intelligence et de cœur, il s'élevait à ces altitudes où de neuves perspectives se laissent découvrir. De Charlevoix, l'enquête s'orienta vers l'Acadie.

Conteurs d'Acadie

En juillet et août 1950, sous les auspices du Musée national, Luc Lacourcière et Félix-Antoine Savard commencèrent l'enquête en Acadie. À Shippagan, Octave Chiasson et Uldéric Hébert. L'année suivante, il y aura Peter Mallet dont il parle en ces termes :

Je l'avais déjà entendu raconter. Ses contes procédaient non de sa seule mémoire, mais de tout lui-même, âme et corps. Combien, surtout, était éloquent le travail de ses mains ! Il les avait puissantes, pareilles à de larges et longs outils durement façonnés par la vie. Les traits que sa langue n'arrivait pas à préciser, nerveuses, parlantes, ses mains les achevaient là, devant nous ; elles les modelaient dans l'air, si je puis dire. C'est pourquoi, aux

12. Félix-Antoine Savard, *Journal et souvenirs*, Montréal, Fides, vol. 1, 1961-1962, p. 216-218.

textes sonores que nous avons enregistrés, manquera toujours ce que nous avons vu nous-mêmes, sous les petits cormiers et ailleurs ; et ceux-là comprendront difficilement ce qu'était la tradition des contes, qui n'ont pas assisté à ce que nous donnait le vieux Peter : la représentation vivante, personnelle, poétique, de tout un monde où, sous des formes renouvelées, s'agitaient encore, comme aux plus beaux temps de la fable, les fées, les héros, les monstres, Merlin l'Enchanteur, la vieille Magicienne, l'Oiseau de vérité¹³.

Il y a aussi le vieux John, Jean-Louis Cormier :

Et en effet, ce demi-cercle d'auditeurs, la plupart accroupis, et, devant eux, le vieux John parlant et mimant, ces têtes penchées, tendues vers la fable, tandis que mon narrateur, avec ses longs bras osseux et ses mains prestigieuses, travaillait son récit, ces fabliaux, farces, bouffonneries, satires, ces histoires de femmes, de diables bâtisseurs d'églises ou défriseurs de poils, ces contes de la Grand'Margaude, de la Grand'Gueule, tout ce spectacle enfin me portait à croire que tels avaient dû être les premiers jeux de la comédie.

Certains de ces récits, avec leurs allures de faunes et de satyres sans retenue ni vergogne, eussent choqué les délicats.

Mais curieux comme je l'étais de l'élémentaire, ce qui m'intéressait au-dessus de tout, c'était d'assister au défilé original de types, de fables et de situations dont, vraisemblablement, les analogues avaient jadis inspiré le grand art.

Sans soupçonner à quelles conjonctures il m'entraînait, le petit homme, dévidant ses mots et ses images, assis, debout, mimait de tout son corps la grande farce traditionnelle.

Je le revois se frappant les mains, riant, sautant, menant hardi le cortège de personnages qu'après les avoir dépouillés de leurs affûtiaux de mensonge et d'apparat, il appelait à comparaître devant la vérité de la mer¹⁴.

Dans cette fête verbale « aux allures de faunes et de satyres », Félix-Antoine Savard discerne la revanche des humiliés.

13. Félix-Antoine Savard, *Le Barachois*, Montréal, Fides, « Nénuphar », 1963 [1959], p. 100.

14. *Ibid.*, p. 132.

Ainsi, loin des écoles, d'humbles pêcheurs illettrés non seulement conservaient l'antique tradition de la satire, mais ils la revivifiaient, l'enrichissaient, chacun de ses expériences et de ses façons personnelles.

Dans cet exercice de la verve populaire, on aurait tort, je pense, de ne voir qu'un vain amusement. Il procédait plutôt d'un profond besoin de purgation. Le destin de ces humbles prenait alors une sorte de revanche. Leur vie simple et dure, leur droiture et sagesse, et, par contre, les injustices et excès de toutes sortes dont ils étaient trop souvent victimes, leur conféraient, semblait-il, le droit de ramener hommes et choses à des lois que la démesure ne saurait enfreindre impunément¹⁵.

Pour Félix-Antoine Savard, le conte et la complainte trouvaient donc sens dans le conteur. Pour lui, le folklore n'était pas un texte dans un classeur, mais une performance éphémère et magnifique : « C'est pourquoi, aux textes sonores que nous avons enregistrés, manquera toujours ce que nous avons vu nous-mêmes, sous les petits cormiers et ailleurs ; et ceux-là comprendront difficilement ce qu'était la tradition des contes ». Ainsi, « Le Grand Voleur de Paris » se rattachait à Médéric Bouchard de la Passe-des-Monts en Charlevoix ; « Les Écoliers de Pontoise » rappelait madame Philéas Morneau de la Baie-des-Rochers ; « La Magicienne » évoquait Carolus Duguay de Petite-Lamèque et les facéties de « La Grand'Gueule », Armand Simard de Baie-Saint-Paul ; quant au vieux John, « messire Jean-Louis Cormier », il se rattachait à « La Grand'Margaude » mais aussi à un ensemble de « fabliaux, farces, bouffonneries, satires... » Le conte prend sa dernière forme dans l'acte de conter.

La civilisation paysanne

Ces premières enquêtes « engrangées », Félix-Antoine Savard s'engagera dans des tâches d'enseignement et d'administration à la faculté des lettres de l'Université Laval. Il reviendra à plusieurs reprises sur « la culture paysanne¹⁶. » Il faudrait analyser le discours de Félix-Antoine Savard qui a trait à la paysannerie. Qu'entendait-il par ce terme ? On a trop souvent voulu y voir une sorte d'obsession d'un retour à des modes de vie en voie d'éclatement. Le présent retour à notre époque vers des voies alternatives, comme le discours écologique, nous permettrait de comprendre les propos

15. *Ibid.*, p. 132-133.

16. Félix-Antoine Savard, « La Paysannerie, fondement de notre culture », Conférence donnée à Montréal, 28 novembre 1954 ; « La Vocation paysanne de la nation canadienne-française », dans *Compte-rendu des cours et conférences des Semaines sociales du Canada, op. cit.*, 1954.

de monseigneur Savard. Chez lui, il ne s'agissait pas d'un maladroit complot pour faire du monde rural un refuge. Il s'agit d'un plaidoyer pour un retour à l'humain. Je lui laisse ici encore la parole. Il parle du paysan :

C'est par la foi et la fidélité à la nature qu'il a réglé des mœurs qui vont sans écarts de la loi du pain aux réconfortantes promesses de Dieu, qu'il a accumulé ce fonds de bon sens, de sagesse et de vertu dont nous vivons. Ainsi, sans dévier de la route des champs, de celle de l'épouse, des fils et de celle de Dieu, le paysan de chez nous a fait ce chef-d'œuvre que j'appelle un être accordé.

Il faut donc comprendre le paysan, aimer le paysan, aider le paysan. Je vous ai parlé de poésie ; j'avais mon but : montrer que le problème paysan est, avant tout, un problème d'âme. On aime encore la terre chez nous. Il me semble entendre la clameur d'une jeunesse qui voudrait lui être fidèle. Mais la religion des champs est troublée. Ayons le cœur de la respecter et de la défendre.

Ah ! si notre petit peuple, né, grandi dans la contradiction, se lasse un jour, et veut faire défaut à son honneur de catholique et de français, un paysan de chez nous, ayant pris conseil de la terre sacrée des aïeux, se lèvera et témoignera que le paysan fut le premier dans ce monde de notre patrie, et qu'il veut y être fièrement et victorieusement le dernier¹⁷.

Les années ont passé. Au-delà du discours qui célèbre le paysan, ne pourrait-on pas entendre une voix qui parle tout simplement d'un accord profond avec une nature que menacent les actions du temps présent ? Il parle d'un être « accordé », en accord, en harmonie avec la nature.

Un jour, monseigneur Savard me donna un petit essai de Georges Cattai sur T. S. Eliot publié en 1957. Un message manuscrit : « À l'ami Jean Du Berger, grand bonjour et ces pages d'un très grand poète qui parlent avec piété de la tradition. F. Ant. Savard, ptre ». En lisant ce livre, j'ai découvert qu'il avait souligné quelques passages :

Ne nous étonnons pas que, pour échapper au temps honni, à l'espace abusif, Eliot ait identifié la libération de l'âme à cet accès au monde apocalyptique ; car The Waste Land prolonge cette « apocalypse de l'ennui qui s'était levée sur les terres de Coleridge ». C'est la maladie mortelle de l'homme *désaccordé*,

17. Félix-Antoine Savard, *L'Abatis*, op.cit., p. 205-206.

de la pauvre humanité qui végète, morose, avec une résignation complice, sur les pâturages maudits. (p. 66)

Je venais de trouver la référence à l'accord. « L'être accordé » qu'il semblait identifier au paysan et qu'il oppose à « cette apocalypse de l'ennui. »

Il y a maintenant bien longtemps, en Charlevoix, affirmation désespérée des exigences de la liberté, a retenti le cri du vieux Menaud. La rivière ne lui avait rendu que le cadavre de son fils et la fatalité rapetissait le territoire du pays aimé. Le maître-draveur proférait son avertissement, signifiant ainsi à la mort un ultime refus.

Car c'est bien d'elle, je le répète, qu'il s'agit et peu importe dès lors d'arracher son masque à l'étranger, comparse dérisoire, et de le confondre. Qu'il suffise d'avoir entendu dénoncer ce qui se dissimule derrière toute servitude et toute humiliation, à l'affût du libre pays qui doit naître.

Débusqué l'ennemi, reste à le combattre. À l'appel du poète, s'avance la compagnie des humiliés et des vaincus : bûcherons de Charlevoix, colons du Canton Paradis, petit peuple de Saint-Basque, pêcheurs d'Acadie et tous les autres, muets et résignés. À ces hommes, Savard ne distribue pas de banales formules de compassion. Ils ont certes souffert dans leurs espérances et perdu bien des illusions, mais ne sont-ils pas les fils de ceux qui jadis mirent le cap sur le grand large ? Dominant les défaites apparentes, il n'est donc que de retrouver la hardiesse des découvreurs et de tenter l'aventure de la liberté.

Ordre est de nouveau donné : « Avant partout ». Les belles et bonnes tâches à accomplir alors dans la joie des épousailles de l'homme et du pays : conquête de cet espace d'Amérique sauvage et implacable, terres neuves à faire surgir là-bas d'entre les flammes des abatis, métiers à revaloriser, quête enthousiaste de la tradition populaire, humanisme d'ici à inventer en assumant pleinement cette durée qui est nôtre et que nul ne nous peut ravir.

Ainsi, dans l'attention à la haute tradition des ancêtres, qui vit dans les conteurs et conteuses, dans les chanteurs et chanteuses, l'homme d'ici pourra édifier cette patrie « charnelle et mystique », lieu de la civilisation et condition d'une juste liberté. C'est à ce prix qu'il triomphera de la mort. Tel fut le généreux dessein de Félix-Antoine Savard.

Je conserve un texte transcrit de sa main et orné d'un signe :

Lorsque les nations perdent la tête,
lorsque l'ordre faiblit et que le désordre est fort,
il est temps, pour nous tous, d'entonner un chant
pour prendre la roue et marcher en avant.

William Butler Yeats

Il dit l'élan vers l'avenir et que le sens de la vie se définit en avançant. Que la mémoire est énergie et projet.

Pour nous, tout simplement, en notre temps, nous avons repris la tâche : écouter l'homme-qui-n'écrit-pas-de-livre, regarder le bel et bon objet, recueillir l'histoire de vie et entendre le chant de l'homme pour comprendre cette culture quotidienne qui conduit à la connaissance des profondeurs de l'homme et de l'espace social.

Dans un texte fondateur, « Lettre à un ami sur les Relations de Cartier »¹⁸, Félix-Antoine Savard reproduit « le grand exorde » des Relations :

Après que Messire Charles de Mouy, chevalier, seigneur de la Milleraye et Visadmiral de France, eut prins les sermens et fait jurez les Cappitaine, maistres et compaignons desditz Nauires de bien et loyaulment soy porter au seruice du Roy soubz la charge dudit Cartier,

Partimes du havre et port de Saint-Malo ...

Puis, il le commente avec enthousiasme :

Partîmes ! Enfin, ce serait le bon mot lancé !

Partîmes ! Le premier de toutes les plus riches découvertes, le mot qui sépare du connu, de l'habité, du port où l'on croupit, celui qui suggère une proue, une écorce relevée, audacieuse et pénétrante, le mot des Marquette, des Joliet, des La Vérendrye et de cent autres, et qui signifie que l'homme total s'est mis, âme, corps et biens, en partance pour la vérité.

Et maintenant, vogue

Petite galiote, toi qui vas dans ces îles !

Félix-Antoine Savard est dans ces lignes encore toutes jeunes !

18. Félix-Antoine Savard, « Lettre à M. Luc Lacourrière sur les *Relations de Cartier* » dans *Regards*, 1^{re} année, vol. 1-2, n° 3, décembre 1940, p. 97-103.